LE
CHATEAU DE GRIGNAN
(DRÔME)

PAR M. DE PAYAN-DUMOULIN
Président du Tribunal civil du Puy et Membre résidant
de la Société académique

Grignan, c'est le Midi qui commence avec son beau ciel bleu, ses forêts d'yeuses, ses oliviers et ses collines où la lavande, le thym et mille plantes arômatiques répandent dans l'air de suaves parfums.

La route de Grignan naît à la grande voie qui unit Lyon à Marseille, ces deux reines de l'industrie et du commerce français; elle conduit à Nyons, serre-chaude du Dauphiné, et de là se prolonge, en traversant les Alpes, jusqu'à la frontière italienne.

A Grignan, on peut vivre de souvenirs, exhumer les grands noms d'autrefois, et reconstruire par la pensée ces ruines mutilées, mais si belles encore.

Que de noms illustres résonnent à vos oreilles, quelles images diverses des temps passés viennent jeter à votre âme leurs fugitives impressions!

Lorsqu'on arrive au sommet de la montagne du Colombier, après avoir gravi la route qui douze fois enlace de ses replis une barrière formidable de rochers, on aperçoit dans une lointaine perspective le château de Grignan environné de ses remparts ; il domine comme un géant les nombreuses habitations qui se groupent autour de lui sous sa féodale protection.

Puis tout-à-coup le château, les remparts, la ville de Grignan disparaissent au détour de la route ouverte au milieu de la vaste forêt d'Aiguebelle, et vous ne voyez plus Grignan qu'en arrivant sous ses murs.

Pour arriver au château de Grignan, solidement assis sur un massif de rochers qui s'élève au milieu de la ville, il faut parcourir une route serpentant le long d'une côte encaissée dans des parapets à demi détruits.

Lorsqu'on parvient à une assez vaste plate-forme, on aperçoit ce qui fut le château de Grignan, ce qui n'est plus aujourd'hui que le débris d'un vaste monument renversé par la main de l'homme, plus dévastatrice encore que celle du temps.

Cet immense amas de ruines imposantes révèle en effet la révolution dont l'édifice fut atteint.

La solidité des constructions, dont une partie remonte au siècle de Louis XIV, semblait devoir lui assurer une durée moins éphémère ; mais une époque de nivellement arriva, brisant tout ce que la féodalité avait péniblement élevé : la révolution de 1789 détruisit à la fois les vieilles croyances et les vieux monuments.

A peine le tiers-état eut-il conquis ses franchises civiles, qu'abusant d'une situation nouvelle pour lui, il franchit les bornes que la justice et la modération devaient lui assigner.

La destruction du château de Grignan fut le résultat d'une décision précipitée dont rien ne démontre la justice, et que déplorent aujourd'hui les amis des arts.

L'administration du district de Montélimart ordonna en 1793 l'enlèvement des toitures du château de Grignan, considéré comme un château-fort appartenant à un émigré ; cependant le général Dumuy qui en était le propriétaire, se trouvait alors en Suisse, chargé d'une mission diplomatique.

L'administration départementale de la Drôme se hâta de réformer la décision du district, mais il n'était plus temps ! Déjà la toiture avait disparu, l'antique et splendide mobilier du château était vendu et dispersé !

Quelques jours ont suffi pour renverser cet édifice féodal qu'un siècle avait eu peine à élever. Le temps a presque consommé l'œuvre de destruction de 1793.

Le cœur se serre à la vue de ces décombres amoncelés auxquels chaque jour ajoute quelque nouveau fragment du château.

La paix et la solitude de cet édifice renversé éveillent des sentiments profonds et de tristes pensées, combien d'utiles leçons et de réflexions touchantes n'offrent-elles pas à l'esprit.

Le château de Grignan, par sa belle construction, par ses nombreux souvenirs, par sa situation admirable, était l'un des plus remarquables du midi de la France.

Aussi Walter Scott, cette gloire de la littérature anglaise, a-t-il dit avec raison dans son introduction de *Quentin Durward* : « Toute personne qui se trouve à » quarante milles du château de Grignan, demeure de » la fille chérie de madame de Sévigné, et où elle ré- » sidait elle-même fréquemment, ne peut se dispenser » d'y faire un pèlerinage. »

Ces excursions sont très-fréquentes ; chaque jour de nombreux visiteurs de diverses contrées se rencontrent sous les vieilles tours du château, et interrogent ces curieux débris des siècles passés. La plupart inscrivent sur l'album quelque pensée mélancolique.

Cet album offre d'intéressantes pages à parcourir, c'est une véritable et curieuse mosaïque de l'esprit humain, disparate et mobile comme les impressions diverses de chaque touriste.

L'entrée du château est commandée par deux tourelles dont la construction paraît remonter au XIVe siècle, elles formaient une des principales défenses de cette place en 1395, lorsque Amblard de Sédat et Guillemin-le-Normand s'emparèrent, dans une nuit d'avril, traîtreusement et par surprise, de la forteresse de Grignan, et firent prisonnier le seigneur du lieu. Charles VI nomma par lettres-patentes Talabar, chambellan de la généralité de son armée, pour attaquer les rebelles. La forteresse, après un long siége, capitula, et les assiégés furent reçus à composition.

Les conditions de cette capitulation n'étant pas strictement observées, une curieuse correspondance, qui retrace les mœurs de cette époque, s'établit à ce sujet entre Guillemin-le-Normand et Guillaume d'Autun ;

elle est conservée dans les archives de la mairie de Grignan. Les bornes de cet article ne permettent pas de la reproduire.

Nous sommes bien loin de ce temps où le pont-levis du château abaissait devant quelque noble chevalier son armature de fer, qui résonnait sous les pas du coursier.

Aujourd'hui le pont-levis n'est plus; il a été remplacé par un pont de pierre grossièrement construit dans le XVIIIe siècle.

A une époque où chaque suzerain s'était arrogé le droit de paix et de guerre, dans un pays sans cesse déchiré par les discordes civiles et par les luttes religieuses, ce château, placé entre la Provence, les Etats du Pape et le Dauphiné, offrait une forte position militaire.

Situé au sommet d'un vaste mamelon qui commande toute la plaine, dominant la ville de Grignan qui lui sert de ceinture, ce château n'est accessible que du côté du nord. Un pont-levis l'isolait sur ce point, et un fossé profond séparait les assaillants du château ; les tourelles pouvaient donner passage au feu des arquebuses par des meurtrières ménagées avec art.

Si ces premières défenses étaient enlevées, une seconde grille formée d'énormes barres de chêne offrait une nouvelle et sérieuse résistance. Les traces de cette grille sont encore apparentes ; aussi est-il à remarquer que si le château fut enlevé en 1395, ce fut par surprise, traîtreusement, et à l'aide d'intelligences que le rusé Guillemin avait ménagées dans la place. Attaqué ouvertement et sans artillerie, le château de Grignan

eût été presque imprenable s'il eut été pourvu d'une suffisante garnison.

Des souterrains pratiqués dans le roc pouvaient permettre à la garnison de faire pénétrer dans la place des renforts et des vivres par une issue secrète. Cette voie était aussi utile pour ménager des sorties que pour favoriser une retraite devant des forces trop considérables.

Une partie de ces passages mystérieux a été découverte dans les fouilles récentes que M. Léopold Faure, propriétaire actuel du château, a fait pratiquer.

Après avoir traversé la porte d'entrée et le passage voûté qui lui fait suite, on arrive à une vaste cour d'honneur aujourd'hui transformée en gracieux jardin.

A l'extrémité de cet espace existait une magnifique façade dont il ne reste plus que de beaux vestiges.

On pénétrait dans le château par un immense escalier d'un style plein de noblesse, occupant le centre de la façade. Deux vastes tours extrêmement élevées bornaient à l'est et à l'ouest ce corps-de-logis principal.

L'une de ces tours a longtemps servi d'asile à une femme célèbre, Marie de Rabutin Chantal, marquise de Sévigné, qui, à une glorieuse époque de nos fastes littéraires, sut illustrer son nom.

Madame de Sévigné, née le 5 février 1627, doit sa renommée à ses lettres inimitables.

Elle maria, en 1669, sa fille Françoise-Marguerite de Sévigné avec François Adhémar de Monteil, comte de Grignan, lieutenant général du roi en Languedoc, puis en Provence. C'était cette Françoise de Sévigné que

sa mère appelait *la plus jolie fille de France,* dont les charmes avaient brillé à la cour de Louis XIV.

Benserade, alors le poète à la mode, l'avait célébrée en 1663 dans les vers suivants :

Déjà cette beauté fait craindre sa puissance,
Et pour nous mettre en butte à d'extrêmes dangers
Elle entre justement dans l'âge où l'on commence
A distinguer les loups d'avecque les bergers.

Après ces vers on peut lire ceux que madame de Sévigné a inspirés à un poète moderne :

.... Cette femme immortelle
Qui seule dans son art, sans rivaux ni modèle,
Puisa tout son génie au foyer de son cœur,
Et qui, dans ses écrits, mère bien plus qu'auteur,
Consacrant à sa fille et ses jours et ses veilles,
Orna sans y songer le siècle des merveilles.

L'enthousiasme excité par les lettres de madame de Sévigné s'est un peu refroidi, cependant plusieurs critiques de notre époque l'ont jugée avec une certaine faveur.

Il ne sera pas sans intérêt, en parcourant le château de sa fille, où madame de Sévigné a habité et terminé sa carrière, de rappeler quelques lignes brillantes de MM. Charles Nodier, Sainte-Beuve et Thomas.

Le lecteur sera heureux, au milieu des ronces qui recouvrent les ruines, de retrouver quelques roses effeuillées sur la tombe d'une femme aussi admirable

par son excellent cœur que par ses productions littéraires.

« ...... C'est l'abandon, l'effusion, la spontanéité,
» la négligence enfin, si requise au gré de La Fontaine,
» et qui prête au style de madame de Sévigné une
» beauté plus belle encore que la beauté, plus belle
» que la grâce même.

» Voilà pourquoi ses lettres, si intéressantes pour
» l'histoire des mœurs et des personnes, sont surtout
» d'une importance inappréciable pour l'étude de
» notre langue, pour la connaissance de ses tours,
» de ses délicatesses, de ses libertés ; voilà pour-
» quoi rien n'est à leur comparer, ni comme en-
» seignement ni comme modèle. Quand on a bien
» lu madame de Sévigné, c'est-à-dire avec un désir
» inexprimable et avec un ferme dessein de la relire
» encore, on sait de français ce qu'il faut en savoir. »
(Ch. Nodier.)

Après Nodier qu'il me soit permis de citer M. Sainte-Beuve :

« On vit surgir à cette époque trois esprits excel-
» lents, trois génies diversement doués, mais tous
» trois d'un goût naïf et pur, d'une parfaite simplicité,
» d'une abondance heureuse, nourris des grâces et
» des délicatesses indigènes, et destinés à ouvrir un
» âge brillant de gloire où nul ne les a surpassés : Mo-
» lière, La Fontaine et madame de Sévigné appartien-
» nent à une génération littéraire qui précéda celle

» dont Boileau et Racine furent les chefs, et ils se dis-
» tinguèrent de ces derniers par divers traits qui
» tiennent à la fois à la nature de leur génie et à la
» date de leur venue. »

Thomas, dans son *Essai sur les mœurs et le caractere des femmes*, s'exprime ainsi :

« Madame de Sévigné, avec des lettres écrites au
» hasard, a fait, sans y penser, un ouvrage enchan-
» teur ; dans son style plein d'imagination elle crée
» presque une langue nouvelle ; elle jette à tous mo-
» ments de ces expressions que l'esprit ne fait pas et
» qu'une âme sensible seule peut trouver, elle donne
» aux mots les plus communs une physionomie du
» cœur ; tous ses tours de phrases sont des mouve-
» ments, mais des mouvements abandonnés et qui
» n'en ont que plus de grâce, les mouvements qu'elle
» peint se fixent sous son pinceau et on les voit en-
» core. Comme elle s'accuse, se loue, se plaint !
» Comme sa joie est douce et que sa tristesse a de
» charmes ! Comme elle intéresse toute la nature à sa
» tendresse ! »

A la suite de ces lignes, dans lesquelles madame de Sévigné est si bien appréciée, il serait difficile de trouver pour elle un éloge nouveau : aussi me hâterai-je de terminer cette digression pour revenir à la tour consacrée par le nom de Sévigné. Elle a dû sa conservation au souvenir de celle qui l'a habitée ; car c'est

en l'honneur de sa mémoire qu'on en a rétabli la toiture.

Le génie de madame de Sévigné a protégé cette vieille tour, elle s'élève encore fièrement à l'extrémité de la façade renversée.

Au levant s'étend un autre corps-de-logis d'un style plus moderne ; il fut construit sous Louis XIV, il est connu sous le nom de *Façade des Prélats*, en souvenir du coadjuteur d'Arles et de l'évêque de Carcassonne, tous les deux de la maison de Grignan, qui le firent élever à leurs frais. Les dessins en ont été tracés par Mansard.

Ce qui donne surtout un caractère de noblesse au château de Grignan, c'est sa position très-élevée, sa construction au centre d'un vaste plateau ; il est partout environné d'immenses terrasses, qui règnent même au-dessus de l'église de Grignan.

La collégiale de Saint-Sauveur, dont la toiture sert de terrasse au château, est aussi un monument remarquable. Sa coupe élégante offre un spécimen intéressant de l'époque de transition du style ogival à celui de la renaissance.

La principale façade est ornée de tours carrées ; le vaisseau, divisé en quatre travées, est terminé par un chevet polygonal à cinq faces. C'est dans le chœur que se trouve le tombeau de madame de Sévigné. La largeur de l'église dans son œuvre est de douze mètres trente-cinq centimètres, sa longueur est de quarante mètres trente-neuf centimètres, sa hauteur sous la clef de voûte est de dix-sept mètres vingt centimètres. L'entrée principale de l'église est précédée par un

large parvis auquel on accède par un escalier à deux rampes semi-circulaires. Le portail de l'église principale est du style de la renaissance. Les sculptures gracieuses de l'archivolte et des chapitaux corinthiens en embellissent l'entrée.

Au-dessus de la porte se trouve cette inscription :

DEO OPTIMO SALVATORI
TRANSFIGURATO
LUD. GAUCHERIUS ADHEMAR
COMES GRIGNANI
PORTICUM
CALVINISTRARUM RABIE DIRUTUM
RESTITUIT. CIϽ IϽC LIV.

Les harmonieuses proportions de cette église la placent parmi les plus belles du département de la Drôme, Elle a été classée au nombre des monuments historiques.

Le curieux qui vient visiter les ruines du château est frappé d'admiration lorsqu'il est parvenu à la magnifique terrasse recouvrant l'église : bâtie en larges dalles de pierre, elle est entourée par une élégante balustrade sculptée.

Cette terrasse a été bâtie sous le grand siècle de Louis, qui a élevé de si impérissables monuments. De ce point élevé la perspective est fort belle ; l'œil plonge avec délices dans la vallée qui entoure Grignan ; on aperçoit au midi Chamaret, Valréas, Grillon, ancienne forteresse papale, Suze, Montségur et une foule d'autres bourgs ou villages ; au nord, d'immenses

forêts d'yeuses faisant autrefois partie des propriétés seigneuriales devenues aujourd'hui communales ; au levant, les montagnes de la Lance, prolongement des Alpes, et le mont Ventoux, cachant dans les nues sa tête fréquemment couverte de neige. La surface aride de cette montagne forme un remarquable contraste avec la plaine verdoyante de Grignan.

Madame de Sévigné, dans l'une de ses lettres, célèbre le panorama de Grignan.

« Toutes vos vues sont admirables, je connais celle
» du mont Ventoux. J'aime fort tous ces amphithéâ-
» tres et suis persuadée que si jamais le ciel a quelque
» curiosité pour nos spectacles, ses habitants ne choi-
» siraient pas d'autre lieu que celui-là pour les voir
» commodément, et en même temps vous jouiriez du
» spectacle le plus magnifique du monde sans con-
» tredit. »

Si l'on abandonne un instant cette délicieuse vue qui embrasse cinq provinces, le Comtat, le Dauphiné, la Provence, le Languedoc, le Vivarais, et quon abaisse les regards au-dessous de la terrasse, on aperçoit Grignan à cent pieds en contre-bas du château dont les murs semblent suspendus sur un précipice effrayant.

Faisant allusion à cette situation élevée, madame de Sévigné compare le château de Grignan au palais d'Appolidon, château féerique du roman d'Amadis.

L'antique mobilier du château de Grignan était, avant 1789, l'un des plus riches du midi de la France ;

quelques-uns de nos rois l'avaient orné de leurs présents, les manufactures royales avaient envoyé plusieurs de leurs admirables tapisseries; des tentures brodées en soie et or reproduisaient, sous la main délicate et patiente des châtelaines, les merveilleux paysages environnants et décoraient cette somptueuse demeure.

La peinture et la sculpture s'associaient pour rendre plus splendide encore cette presque royale habitation. La riche galerie de Grignan contenait, avant la révolution, d'après un ancien inventaire, des tableaux des premiers maîtres, des Poussin, des Mignard, des Lebrun. La collection des portraits des Adhémar de Monteil était, dit-on, des plus curieuses et servait d'ornement à la grande galerie; elle se composait de 144 tableaux, dont plusieurs étaient des présents de princes sous le règne desquels les Adhémar et les du Muy avaient occupé les premiers postes de l'Etat.

C'est à l'aide de longues recherches que M. Léopold Faure est parvenu à réunir quelques débris de ce mobilier dispersé par les orages révolutionnaires.

Il a retrouvé aussi quelques-uns des tableaux les plus remarquables de l'ancienne collection; il a recouvré la plus précieuse perle de cette galerie, le portrait de madame de Sévigné, peint par Mignard. Ce portrait, dont nous donnons le croquis, est d'une grâce inimitable, d'un coloris exquis, on peut le placer parmi les œuvres les plus remarquables de son auteur.

Marie de Rabutin Chantal porte cette coiffure qui a conservé son nom; sa figure révèle une âme impressionnable et tendre, sa bouche légèrement relevée et

ses yeux brillants dénotent un esprit vif et délicat, sa main est d'une grâce admirable, les demi-teintes sont d'une vérité parfaite, les draperies sont larges quoique un peu maniérées. Le peintre de Louis XIV s'est inspiré de son modèle, qu'il a reproduit avec bonheur.

On remarque au château de Grignan un portrait de Françoise-Marguerite de Sévigné, qui brilla parmi les plus belles à la cour de Louis XIV; la figure fine et gracieuse trahit la manière de Rigaud; le coloris est brillant, le dessin affecte une certaine mollesse, les draperies sont tourmentées et peu naturelles.

Tout un salon est tapissé des portraits des Adhémar, des Grignan, des Simiane, des du Muy. Ces nobles personnages ont retrouvé un asile dans les ruines du château dont l'orage de 1789 les avait expulsés.

Dans le centre du salon des portraits, on remarque une console de la renaissance d'une exquise délicatesse; les armes de l'une des branches de la maison de Grignan, surmontées d'une couronne de perles et de pierres précieuses, sont incrustées dans le marbre; des gerbes de fleurs entourent cet antique blason : des nègres armés de flèches supportent la table de marbre, dont ils semblent les gardiens. Ce riche travail est dû à l'art des Florentins, qui ont toujours excellé dans l'ornementation des meubles.

Je n'ai pas encore décrit la galerie, salle de la renaissance, plus particulièrement destinée aux bals et aux festins : on y remarquait autrefois les portraits en pied des Adhémar, vieux chevaliers chargés de leurs lourdes armures de fer, dont les sombres figures se

reflétaient dans de grandes glaces biseautées de Venise, placées aux entre-colonnes des fenêtres.

Au-dessus de la galerie régnait une terrasse élevée, belvédère du château.

Sur les dernières pierres sculptées encore debout, on peut lire le chiffre, à demi-effacé, des Adhémar de Grignan.

Les premiers ouragans du nord, si impétueux dans ces contrées, renverseront ces derniers débris; l'écusson des Adhémar sera brisé et périra comme la famille dont il était destiné à perpétuer l'illustration.

Elle est silencieuse et muette aujourd'hui cette salle où tant de fois a circulé la coupe des festins, où une musique enivrante faisait retentir les échos. Ces jeunes femmes qui brillaient aux lueurs du bal, qui s'animaient à ses joies ne sont plus!... Que de générations se sont évanouies depuis elles!

Aujourd'hui il n'y a plus d'Adhémar, plus de Sévigné, plus de Simiane; Rochecourbière est désert; le château d'Appolidon jonche la terre.

Malgré cette destruction, le château, comme l'écrivait le savant Expilly, « *est une des plus belles antiquités de France.* »

L'on n'est pas étonné que madame de Sévigné, habituée au luxe de Versailles, ait dit, dans une de ses lettres à Bussy : « Cette maison est d'une beauté, » d'une grandeur, d'une magnificence de meubles » dont je vous entretiendrai quelque jour. »

La destinée de ce splendide palais serre le cœur; l'œuvre de destruction de l'homme a précipité celle du temps.

La famille Adhémar de Monteil est l'une des plus anciennes de France; elle était déjà illustre à l'époque des croisades; elle y fut représentée par un prélat qui occupa avec gloire le siége épiscopal du Puy en Velay; elle reçut de l'empereur Frédéric, dit Barberousse, divers priviléges souverains; elle commanda dès lors à plusieur villes des environs : on lui attribue la fondation de Montélimar, *Mons* ou *Montilium adhemari*. Elle a fourni des officiers généraux et des diplomates à la France. *Girard* ou *Giraud de Grignan* fit, au XIIe siècle, hommage de sa baronie à Raymond Béranger.

En 1512, *Gaucher Adhémar* fonda le chapitre des chanoines de St-Sauveur et l'église collégiale de Grignan.

Sous François Ier, Louis Adhémar, premier comte de Grignan, fut employé comme ambassadeur et successivement comme lieutenant-général dans les gouvernements de Provence, Lyonnais, Forez et Beaujolais.

François Adhémar, abbé d'Aiguebelle et évêque de St-Paul-trois-Châteaux, puis archevêque d'Arles, mourut en 1689, Plusieurs membres de sa famille occupèrent, après lui, les mêmes siéges. La descendance mâle des Adhémar s'éteignit en 1704 par la mort de Louis Provence, fils de François Adhémar, lieutenant-général du roi en Provence, et de Françoise-Marguerite de Sévigné.

A l'époque des Adhémar, les fêtes, les banquets se succédaient presque sans interruption au château de Grignan. Le comte pouvait offrir aussi à ses hôtes

les plaisirs de la chasse, car la terre de Grignan était extrêmement giboyeuse.

Arrivons maintenant à la description de la grande salle du château avec ses fenêtres gigantesques, sa cheminée chargée de sculptures où brillent les armes de la famille Adhémar, entourées d'une pieuse légende ciselée dans la pierre : « *Christus rex venit in pace et Deus homo factus est.* » Cette cheminée est une de celles du bon vieux temps où des arbres entiers se consumaient dans l'âtre et permettaient à soixante personnes assises en demi-cercle de braver les frimats auprès d'un feu de chêne vert.

A quelques pas de la salle de bal, des fouilles récentes ont amené la découverte de lugubres cachots pratiqués dans le roc ; une seule meurtrière étroite, percée obliquement de bas en haut dans le mur épais de trois mètres, permettait aux prisonniers de recevoir quelques faibles et douteux rayons de lumière.

Des fragments de chaînes, fixés au mur par des anneaux, des ossements, des inscriptions rongées par le temps et par l'humidité, sont les seules traces qui subsistent, dans cette prison féodale, des actes de cruauté ou de justice des seigneurs.

Je ne mentionnerai pas les boulangeries, les fours, les offices, les cuisines ; car toutes ces pièces, construites dans les bas étages, sont presque détruites.

Le puits est creusé dans le rocher, il a soixante-trois mètres de profondeur ; il avait été comblé pendant la révolution. Plusieurs des beaux débris d'architecture que M. Faure a réunis et dont il a formé une espèce de

musée lapidaire dans la cour de François Ier, ont été trouvés dans ce puits.

Une immense citerne, pratiquée dans le rocher, recueillait les eaux pluviales, si utiles sur le plateau de Grignan, desséché par les vents et le soleil du Midi.

Derrière la galerie s'élevait une chapelle bâtie par les seigneurs qui construisirent aussi l'Eglise de Grignan. Une tribune élégante, ouverte dans les jardins du château, permettait à ses habitants d'y entendre les Offices.

Les débris de ce vaste édifice attestent sa magnificence passée : un habile ciseau en a sculpté les colonnes, les frises et les bas-reliefs, la terrasse, dont les balustres à jour ont une grande légèreté.

Ce monument a été construit à diverses époques, la fortune d'un seul comte n'eût pas suffi à l'élever. Les intervalles qui ont séparé les diverses constructions sont signalés par les styles d'architecture employés dans les différentes parties du château.

La portion la plus ancienne est celle de la porte d'entrée, dont les tours, récemment restaurées avec élégance, remontent au XIVe siècle.

La galerie, la façade du sud-est, la partie inférieure de la tour de l'Horloge et la cour du midi ont dû être construites dans le XVIe siècle par Louis Adhémar qui, en 1545, était ambassadeur de France en Allemagne et assistait en cette qualité à la diète de Worms.

Cette date mémorable pour la maison de Grignan s'est retrouvée gravée sur l'une des frises dont l'édifice était surmonté ; elle fait partie des débris curieux qui ont été réunis dans la cour du sud-ouest.

Le style gracieux de cette partie de l'édifice rappelle la brillante époque de François Ier, alors que ce prince, ami des arts, enlevait à l'Italie le Primatice et tant d'autres artistes éminents.

Une belle salamandre entourée de flammes, sculptée en bas-relief, prouve encore que cette partie du château a été construite sous ce prince dont les armes et la devise y sont reproduites.

C'est dans cette cour qu'on a réuni tous les débris découverts dans les fouilles : ce sont les blasons des Grignan, un chevalier armé de toutes pièces, des salamandres, des chevaux marins, des bas-reliefs représentant des châtelaines et des paladins, œuvres d'art dont l'incorrection n'exclut pas la grâce naïve.

Ce petit musée architectural n'est pas sans poésie : on peut, en l'examinant, reconstruire par la pensée le château dans toute sa magnificence passée.

La terrasse Adhémar et la façade des Prélats au levant, élevées sous la direction de Mansart, pendant le règne de Louis XVI, sont les parties les plus modernes du château. Madame de Sévigné et sa fille en constatent, dans leur correspondance, la ruineuse construction.

Les comtes de Grignan, grands seigneurs dans toute la force du terme, étaient criblés de dettes, car cette manie de représentation dont les châtelains faisaient parade, cette maison montée sur un train princier, étaient hors de proportion avec leurs revenus. Aussi la terre de Grignan fut-elle vendue le 5 avril 1732, pour payer des créanciers trop pressants.

M. Félix Dumuy, maréchal de France, ministre de la guerre sous Louis XV, devint propriétaire, pour la somme de 290,000 livres, du fief, terre et seigneurie de Grignan, avec le titre de comte, « consistant en la » haute, moyenne et basse justice, mixte-imposance, » droit d'établir un baillif pour connaître en première » instance des causes civiles et criminelles de tous les » nobles et roturiers, de nommer aussi un baillif des » appellations, pour connaître des appels des sen- » tences des baillifs de Grignan, de ceux de Colonzelles, » de Chantemerle, de Salles, les appels duquel baillif » des appaux ressortissent nuement à la cour du par- » lement de Provence, des lieutenant de baillif et » juges, des greffiers, procureurs, notaires et autres » officiers du patronage laïcal, avec droit de collation » des prébendes, dignités, chanoinies et autres béné- » fices de l'église collégiale de Grignan, en la directe » universelle et dans toute l'étendue dudit fief et sei- » gneurie, comté et dépendances, avec droit de préla- » tion et rétention féodales, et de percevoir les droits » de lots à raison de deux sols florin dans tous les cas » de mutation, transport et succession, aux droits de » cens, services, corvées et autres droits et devoirs » seigneuriaux et utiles, honorifiques et féodaux en » dépendant. »

Ces priviléges avaient été concédés, dans l'origine, à la famille de Grignan, par l'empereur Barberousse, Frédéric Ier, lors de ses guerres avec l'Italie. Ils avaient reçu diverses modifications ou extensions successives, suivant les alternatives subies par la féodalité, tour-à-tour fortifiée par certains princes ou enchaînée par

quelques autres, qui, comme Louis XI, l'asservirent à l'autorité royale.

Aujourd'hui la nomenclature de ces priviléges n'a plus qu'un intérêt historique, la loi et la philosophie ayant sagement fait disparaître toutes les barrières que l'orgueilleux esprit de caste avait péniblement élevées entre des hommes libres et égaux.

Le maréchal Dumuy donna la terre de Grignan à son neveu le général comte Dumuy.

Sous ces divers maîtres, le château fut encore une splendide résidence. On se rapelle dans toute la contrée les fêtes que donnait, avant la révolution, M. Dumuy et l'excellente musique du régiment de Royal-Soissonnais dont il était colonel.

Alors, le grand siècle de Louis n'était plus, et le château avait déjà décliné; mais c'était encore une époque brillante, un siècle de plaisir, et la riche galerie s'illumina plus d'une fois pour éclairer des bals et des festins.

Aujourd'hui ces temps sont loin de nous, le château a été abandonné par le dernier représentant de la famille de Félix Dumuy, dont la devise se lit encore sur les murs de l'édifice et se compose de trois F entrelacés *(Felices, Fuere Felices)*. Heureuse famille, si elle ne fait pas mentir son écusson.

Les tristes pensées que réveille aujourd'hui ce séjour contrastent avec la joyeuse devise de ceux qui en furent autrefois les maîtres.

Quelle disparate entre la nudité des ruines actuelles et ce vaste château éclairé par trois cent soixante-cinq fenêtres, contenant des logements pour cent maîtres

et pour une nuée de domestiques, meublé de tout ce que les arts avaient de plus précieux !

Riches tentures de soie, de brocart, de cuirs dorés de Flandre, représentant les scènes les plus intéressantes de l'histoire; tableaux des grands maîtres; glaces de Venise encadrées dans ces bordures ciselées à l'époque de la renaissance avec une rare perfection; porcelaines de Sèvres, de la Chine et du Japon; meubles travaillés avec ce goût naïf et patient des XIIIe et XIVe siècles; cuirasses de Milan, armes du moyen-âge, qu'êtes-vous devenus? Le souffle populaire a tout dispersé !

Tout ce qui échappa au ravage révolutionnaire fut vendu administrativement et à vil prix.

Le procès-verbal de vente constate que le produit de cette aliénation s'éleva à 29,260 livres. Cette vente eut lieu le 27 frimaire an II; elle ne porta que sur une partie du mobilier; car l'inventaire de 1760 indique une foule d'objets précieux qui ne figurent pas dans la vente, et qui sans doute avaient été antérieurement enlevés.

Depuis la révolution de 1789, le château avait été livré à un cruel délaissement. Chaque jour entassait de nouveaux décombres, augmentés encore par le vandalisme de certains touristes.

Chez les Anglais surtout c'est une rage; l'un brise les chevaux marins des terrasses, l'autre l'écusson féodal des comtes de Grignan, un troisième emporte le chapiteau qui surmonte une colonne corinthienne, presque tous gravent leurs noms obscurs sur les murs pour signaler leur passage; il en est qui in-

scrivent une triste pensée inspirée par la vue des ruines.

Depuis quelques années, le propriétaire actuel, ami des arts, a voulu soustraire à une destruction complète ce qui restait encore du château de Grignan; il a apporté à cette œuvre de conservation la plus grande sollicitude; le vieil édifice semble renaître sous sa main : le curieux et l'artiste pourront encore, grâce à lui, entreprendre le pèlerinage de Grignan et déposer une couronne sur l'admirable portrait de madame de Sévigné, merveilleuse peinture de Mignard.

Le 4 octobre 1857, la ville de Grignan et les admirateurs de madame de Sévigné lui ont érigé une statue de bronze sur l'une des places de la ville.

L'*Illustration* a reproduit ce remarquable monument, œuvre de MM. Rochet frères, sculpteurs, de Paris.

Madame de Sévigné est assise, sa tête est d'une gracieuse noblesse, elle tient d'une main la plume qui l'a immortalisée, de l'autre une lettre.

Cette statue fait le plus grand honneur aux artistes qui l'ont exécutée, et à M. Ducros, maire de Grignan, dont les efforts persévérants et dévoués ont doté cette ville d'un monument remarquable.

Une foule immense, accourue de toutes les contrées voisines, assista à l'inauguration et témoigna de la popularité qui entoure le souvenir de la marquise de Sévigné.

(Extrait des *Annales de la Société académique du Puy*, t. XXII.)





Le Puy, typ. Marchessou.